

LES 10 NEWS

DE LA SEMAINE

04

SOIGNER LES RÉFUGIÉES



Depuis quelques semaines, **Gynécologie sans frontières** a investi le camp de Grande-Synthe dans le nord de la France. Les bénévoles tentent d'amadouer les patientes dans des conditions rudimentaires. Reportage.

Par Julie LASTERADE Photos Stéphane DUBROMEL

Les paires de gants jetables sont en quantité suffisante pour la journée, mais il manque du papier pour protéger la table d'auscultation pliable, même si elle tient sur ses pieds. Les caisses en plastique transparent contiennent quelques tests de grossesse, des ovules gynécologiques, des antibiotiques. Elles sont loin de déborder et les flyers ne sont pas encore prêts. Il faudrait un traducteur pour la version irakienne du tract. «*Gynécologie sans frontières (GSF) vous accueille tous les jeudis. Contraception, IVG, infections...*» Depuis quinze jours, le camion prêté à l'association par la mairie vient s'installer sur le camp de Grande-Synthe, en banlieue de Dunkerque. Quatre-vingts tentes début novembre, plus de mille personnes, peut-être le double trois semaines plus tard. Une majorité d'hommes, mais beaucoup de familles aussi. Et donc des femmes. Ce jeudi matin, ce sont d'abord des hommes qui attendent leur tour. Mal de gorge, ampoule au pied, rage de dent, gale... «*Les femmes sont très vite montrées du doigt si elles consultent*», explique Thomas Charbonnier, gynécologue en chaussures de montagne. Alors Marie Degrand, la sage-femme de la toute petite équipe dépêchée par GSF (ils sont deux, trois depuis deux jours), va les chercher au fond des tentes. Elle quitte ses Converse bleues, chausse ses bottes en caoutchouc et va affronter la boue. Pas une terre meule et humide, mais un

vrai marécage, dans lequel on s'enfonce jusqu'aux chevilles et qui aspire les semelles à chaque pas. Marie sait que sous la toile verte et orange, il y a deux filles. L'une enceinte de trois mois, la seconde à qui elle a fait faire un test de grossesse la semaine dernière. Positif. Marie, qui veut prendre des nouvelles, prétexte un résultat d'analyses pour gratter doucement sur leur tente. «*Elles ne doivent pas être là, sinon elles auraient ouvert.*»

Il est 11 heures du matin. Le camp dort encore. «*Certains ont essayé de passer la frontière cette nuit sans succès, ils récupèrent*», explique-t-elle. A cette heure-ci, les femmes sont invisibles. Alors Marie demande dans un anglais approximatif «*I'm a doctor for women. Do you know women? Do you know pregnant women?*»

INSPIRER CONFIANCE

Elle fait comme un demi-cercle avec sa main devant son ventre. Tout le monde comprend. Elle commence aussi à être repérée. «*Je connais plein de gens maintenant, raconte-t-elle. Comme les migrants arrivent moins à passer en Angleterre, j'ai le temps de les revoir.*» D'inspirer confiance, aussi. Elle arrive à retrouver une famille entière qui a changé de place dans le camp, leur demande comment ça va et, contre toute attente, comprend qu'une des femmes va la suivre jusqu'au camion aujourd'hui. Avec une de ses copines. Finalement elles sont quatre à sortir de leur tente et à enfiler leurs bottes. «*La première a donné le mot et elles viennent toutes!*», se réjouit Marie. Elles sont irakiennes. Elles ne parlent pas anglais. Marie en prend une par la main, caresse l'épaule d'une autre. Les femmes se laissent guider. «*Il a fallu que je les approche au moins quatre fois pour qu'elles aient enfin confiance*», observe-t-elle. C'est Thomas Charbonnier, le gynécologue, qui les examine. Jamais de gestes invasifs. S'il y avait une urgence, une demande d'IVG, il les conduirait à la

Dans le camp de Grande-Synthe, près de Dunkerque, Marie Degrand, sage-femme bénévole, effectue des maraudes pour convaincre les femmes de se laisser ausculter.



MARIE DEGRAND, 25 ANS, SAGE-FEMME

«*J'ai passé mon diplôme fin juin. Je fais des gardes à l'hôpital de Calais et j'ai aidé à monter cette mission. Le reste du temps, je le consacre aux migrantes. J'aime bien m'asseoir dans les tentes, discuter avec elles, connaître leur parcours. La semaine dernière, j'en ai retrouvé une à la maternité. Elle venait d'accoucher. J'ai fait en sorte qu'elle reparte avec suffisamment de médicaments, une contraception, et lui ai trouvé un toit. Le plus dur, c'est de savoir que le soir, je serai chez moi, que je pourrai prendre une douche chaude, que j'aurai un lit et mes amis pas loin. Et qu'elles, elles seront encore là.*»

LES 10 NEWS

DE LA SEMAINE



► polyclinique du coin avant de les ramener au camp. «Le but, c'est d'être le trait d'union avec l'hôpital», explique-t-il. L'une se plaint de nausées, de maux de ventre. Le médecin suspecte un fibrome mais lui tend aussi un test de grossesse. «C'est la femme d'un membre de l'association, pharmacienne, qui nous fournit les médicaments. Et le petit matériel est exfiltré d'un hôpital par une connaissance parisienne. On a très peu d'argent», explique le docteur. Il a du mal à orthographier le prénom de sa patiente, mais lui demande de revenir juste après avec son test afin de pouvoir l'interpréter. Le temps de faire écouter le cœur de son fœtus à une autre, enceinte de quatre mois. Il aurait bien aimé lui montrer une image, mais l'échographe portatif de GSF n'arrivera que la semaine prochaine.

DES CONTRACEPTIFS INJECTABLES

Une autre patiente repart avec six cuillères à soupe de sirop versées dans une grande bouteille en plastique, pour soigner sa toux. La première revient avec son test négatif. Marie Degrand lui demande si elle veut une contraception. A celles qui acceptent, elle propose un contraceptif injectable, valable trois mois. «Le mari ne peut rien soupçonner, précise-t-elle, la police ne peut pas le confisquer, il n'y a pas de problème d'oubli et c'est beaucoup moins cher qu'un implant.» Amira et Shamen, irakiennes elles aussi, partagent une tente avec dix autres personnes. Elles ont déjà consulté l'équipe de GSF. Shamen était coiffeuse et bonne cuisinière. Elle dit qu'elle aimerait nourrir ses enfants avec quelques légumes, rêve de brocolis. Amira est enceinte de trois mois. Elle est fatiguée, souffre probablement d'une cystite. Elles aimeraient une douche. L'eau est froide et rationnée. Vu les températures, ça dissuade. La dernière, c'était il y a un mois. Shamen insiste, elle aimerait «une douche chaude et un jour heureux. Un seul.» •



Thomas Charbonnier prend la tension d'une femme kurde enceinte.



THOMAS CHARBONNIER, 35 ANS, GYNÉCOLOGUE-OBSTÉTRICIEN

« J'ai travaillé en Haïti, au Népal, en Jordanie, parce que l'humanitaire, c'est tout l'intérêt de ce métier. Mais

Grande-Synthe, c'est le pire camp que j'aie jamais vu. En général, tu trouves de vraies tentes épaisses, étanches, des Algeco pour les familles, des sols secs, des sanitaires, des structures judiciaires, parfois même des écoles. Là, ils sont livrés à eux-mêmes. Une patiente s'est excusée. Elle n'avait pas pris de douche depuis des semaines, elle avait peur de sentir mauvais. Mais c'est moi qui avais honte. J'ai honte de voir ça en France, honte de croiser des organisations et des associations anglaises venues les aider alors qu'ils sont sur le territoire français. Si au moins l'Etat laissait l'ONU organiser le camp... Je finis bientôt cette mission, ensuite une autre équipe prendra le relais pour quinze jours. Moi, j'irai faire quelques remplacements bien payés, je vivrai dessus quelques mois et ça me permettra d'accepter une autre mission bénévole, après. »